

Jardins et religion en Alsace : mythe ou réalité ?

Un livre sur les Jardins en Alsace vient de paraître, proposant une typologie des aménagements paysagers. Certes, la *Présentation* indique bien prudemment « qu'il ne s'agit pas d'une synthèse exhaustive de l'histoire de l'art des jardins ». Pour autant, le *Sommaire* est attractif, décomposant le sujet en cinq chapitres de taille inégale : *les jalons de l'histoire des jardins en Alsace* ; *Jardins et urbanisme : l'exemple de Strasbourg* ; *les jardins de l'industrie en Alsace : fragment d'un paysage recomposé* ; *les jardins du thermalisme en Alsace* ; *jardins botaniques et collections végétales : un patrimoine de l'Alsace*. En refermant le livre, les yeux éblouis par de magnifiques photographies qui en font toute la richesse, on ne peut cependant s'empêcher de se poser quelques questions touchant à la définition du thème : différence entre un jardin d'une villa d'industriel et un jardin d'une villa de médecin, de notable ou de rentier ; association de jardins d'agrément, de jardins ouvriers et de jardins publics sous un titre poétique et englobant plusieurs réalités ; raison d'être des jardins liés à un centre thermal (on dispose d'une liste sans synthèse – quid de l'aspect médical ?) ; place donnée à ces jardins virtuels que sont les collections végétales,... Bref, y a-t-il une problématique d'ensemble qui commande au développement ?

On en déduira qu'il s'agit d'un album non pas d'inventaire, mais de présentation généraliste avec la mise en exergue de quelques cas - Strasbourg se taillant la part du lion¹, alors que d'autres villes, certes moins importantes, montrent également au XIX^e et au XX^e siècle le même souci d'intégrer le jardin dans l'urbanisme (le champ de Mars et le parc du château d'eau à Colmar, par exemple). Passons sur quelques surprises : une carte de situation des jardins qui réinvente la géographie alsacienne, l'index dédoublant une seule et même personne en « Massol, architecte » et « Massol, Joseph de », la lignée des Ribeaupierre prolongée jusqu'en 1789 alors que le comte Jean-Jacques, dernier du nom, décède en 1673, et d'autres pailles qu'un critique averti ne manquera pas de relever.

Dans la nomenclature abordée par l'album, un type de jardin n'apparaît pas : le jardin à but religieux. Il ne s'agit pas des jardins associés aux maisons religieuses du XVIII^e siècle, évoqués dans l'album à travers quatre cas illustrés par des tableaux ou plans relatifs aux abbayes de Lucelle, de Murbach, de Marbach et à la Chartreuse de Molsheim. Au fond, ces jardins ne se différencient guère des aménagements agrémentant les manoirs alsaciens. Le jardin religieux est d'une autre essence.

Depuis quelques années, on voit fleurir des jardins bibliques, des reconstitutions de jardins monastiques (à Altorf), de jardins de cloître (dont le bel aménagement des Récollets de Saverne), de jardins de pèlerinage (dont le pittoresque Bruderberg à Bischoffsheim). Si on n'a pas encore étudié les jardins d'établissements religieux avant la Révolution (et les plans et descriptions lors des saisies révolutionnaires donneraient bien de la matière au chercheur), il existe pour le XIX^e siècle quelques cas qui attirent le regard et qui montrent que le jardin n'est plus seulement l'apanage d'une élite composée de notables, mais est désormais partagé par toute la population.

Le jardin religieux au XIX^e s. renaît, bien sûr, dans les enceintes des maisons religieuses dont les cours intérieures sont souvent agrémentées d'aménagements

¹ Le champ avait d'ailleurs été défriché par l'exposition inaugurale des Archives de la Ville en 2004.

comme une statue (un Sacré Cœur dans le jardin du cloître de l'abbaye d'Oelenberg) ou une grotte de Lourdes (dans le jardin des sœurs de Ribeauvillé à Marlenheim ou dans le parc de l'ancienne école ménagère de Carspach) permettant d'exprimer une dévotion. Mais d'autres aménagements publics pour le coup sont imaginés par des curés. Au moins deux autres jardins publics religieux sont réalisés, à Bergholtzell et à Niederhaslach, sans parler des anciens cimetières entourant les églises (l'église protestante de Waltenheim-sur-Zorn) et des « chemins de croix » comme à Still, Oderen ou encore au pèlerinage marial de Bischoffsheim. Les aménagements du Mont Sainte-Odile intègrent un jardin en terrasse, de même qu'à Marienthal à la Maison des prêtres. Bref, tout autant que le monde de l'industrie (largement évoqué quant à lui dans l'album), la religion intègre l'espace paysager aménagé dans son univers – et peut-être même davantage, eu égard à une vision théologique qui dépasse le cadre simplement courtois (jardins d'agrément) ou moral (création de jardins d'ouvriers) des commanditaires issus du monde industriel.

Cette évidence provient de l'affirmation que la nature fait partie de la Création divine – le début du monde est d'ailleurs décrit par la Genèse dans le cadre d'un jardin. Dans les années 1890, cette conception est développée par saint Arnold Janssen (1837-1909), fondateur en 1875 de la Société du Verbe-Divin (à Steyl aux Pays-Bas), avec un concept de jardin de prière², aménagé avec des grottes et des statues religieuses. Deux jardins typiques de ce mouvement se trouvent à St-Wendel (en Sarre) et à Mödling (près de Vienne). Janssen préconise de créer une « ville sainte de Dieu » ancrée dans le sol, à l'air libre, oasis de paix ainsi que lieu de travail et de production. Cette conception du jardin s'appuie sur une théologie de la nature et s'ancre dans la tradition idéalisée des jardins monastiques.

À Bergholtzell, l'*Oelberg* se situe sur un coteau à l'entrée du village. Il a été aménagé en plusieurs années par le curé Doppler (entre 1871 et 1877) et ses successeurs. Un ange accueille le visiteur qui suit un cheminement sous les arbres le menant de la chapelle de la Cène à une grotte abritant des statues représentant l'agonie du Christ, puis à la chapelle de la Piéta et enfin à une crypte ouverte avec le Christ au tombeau. Un chemin de croix scande le parcours qui est dominé par une crucifixion.

² NORDMANN, Norbert, *Wo sich Theologie und Gartenkunst durchdringen. Die Steyler Klostergärten des hl. Arnold Janssen*, Schnell und Steiner, 2010.

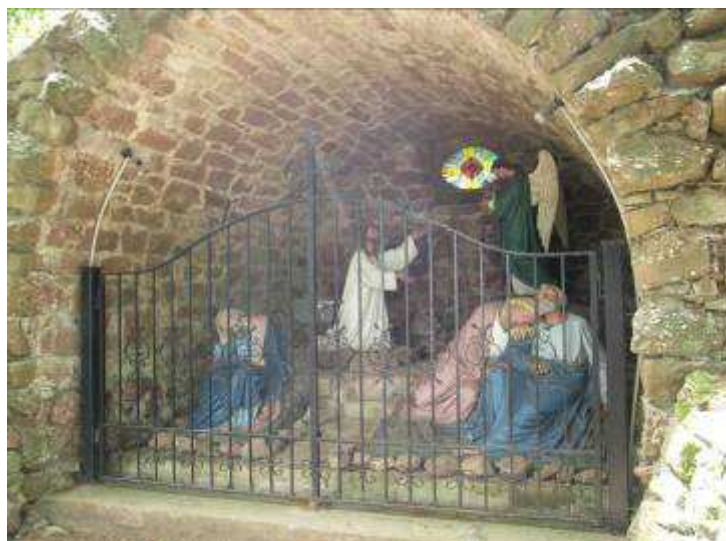


Le portail.



La statue de l'ange surplombant le portail.

Chapelle de la Cène,
avec la reproduction de la fresque de
Léonard de Vinci, réalisée par Mayer
et C^{ie}, en bois et en ronde-bosse.



L'agonie du Christ.

Le chemin de croix sous forme de Bildstöcke,
par L. Rousselot, de Guewiller



Première chapelle, abritant
une station : Jésus rencontre
sa Mère.



Le terre-plein à côté de la grande
chapelle.

La grande chapelle, avec la chaire extérieure datée de 1597.



La grande chapelle, dédiée à la Vierge de pitié.

La nef de la grande chapelle. Sur le mur du fond, toile marouflée, peinture par Troxler : la Résurrection du Christ.





Le Christ au tombeau. On remarque les ex-voto sous la forme de membres suspendus en haut à droite.



La crucifixion, au sommet du jardin.

Deux éléments entrent dans la composition de l'*Oelberg*, mais ne se rapportent pas à la thématique du chemin de croix : un édicule abritant la représentation du Christ parlant à la Samaritaine et une grotte de Lourdes.



Le Christ et la Samaritaine, scène abritée dans une « fabrique » (à gauche).

La représentation du dialogue entre le Christ et la Samaritaine est peu courante. Sans doute est-ce un souhait pastoral exprimé par le curé qui a suscité la construction de l'édicule et l'acquisition du relief.



La grotte de Lourdes, avec, transformée en vasque à fleurs, une ancienne cuve baptismale (XVII^e siècle ?).

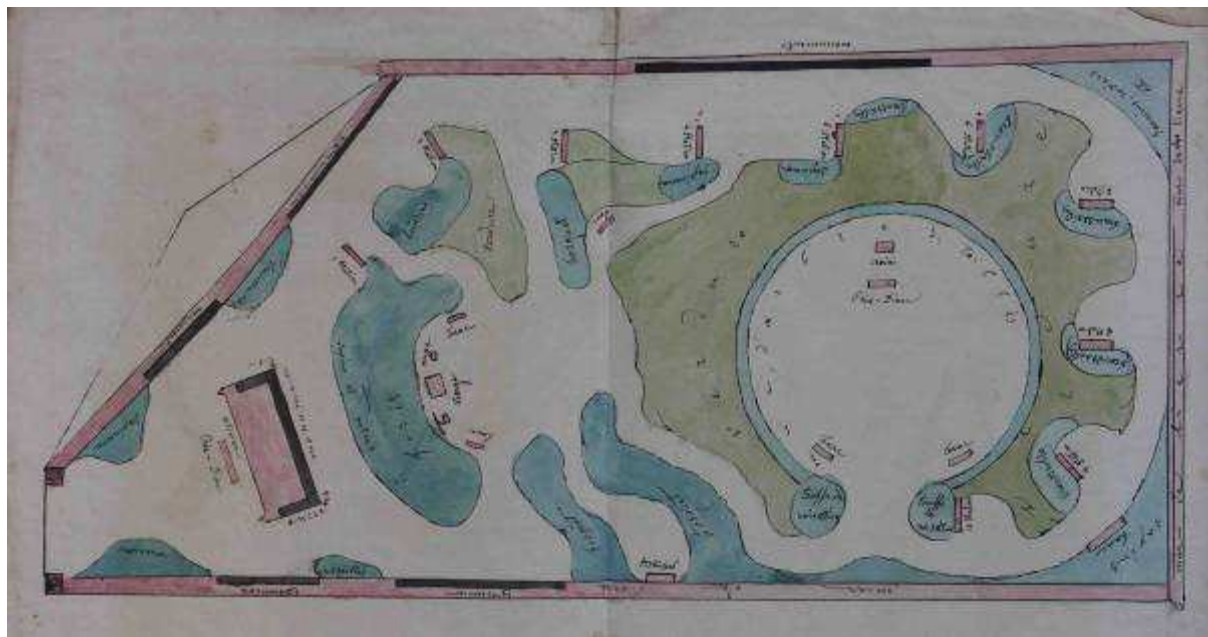
Les sculptures des chapelles proviennent de l'Institut de l'art chrétien de Munich (Mayer et C^{ie}) qui a fourni les statues en bois, de taille humaine pour certaines. On remarque l'ampleur de la Cène qui reproduit en relief la célèbre peinture de Léonard de Vinci. Les statues composant la Crucifixion sont en terre cuite. Enfin, la grande chapelle abrite également une peinture représentant la Résurrection du Christ, signée par Troxler, peintre établi à Lucerne et bénéficiant de marchés en Alsace.

Ce jardin a une fonction spirituelle évidente : la reproduction du chemin de croix de Jérusalem. Il sert également à des processions et à des prêches, ce qui est d'autant plus possible qu'on a pris la peine de mettre en place une chaire extérieure datée de 1597. L'ensemble, quelque peu « kitsch », ne manque pas de charme et reflète un type de dévotion communautaire développé au XIX^e siècle.

À Niederhaslach, la conception du jardin est toute autre. Le curé Jean-André Kramer³ qui se bat durant dix ans pour restaurer la collégiale et son successeur André Gatrio (à ce poste de 1867 à 1878) envisagent un jardin lapidaire. Kramer⁴ se base sur un dessin de l'ancien cloître qu'il relève en 1858 et où il situe des pierres tombales encore au sol. Il en compte 71 dont ne subsistent que 41.

Mais le projet du curé n'est pas seulement de mettre en valeur les pierres tombales. Il dessine ou fait dessiner un jardin aux allées sinueuses dont les arrondis accueillent les stations d'un chemin de croix et, au centre, une croix⁵. Des bancs permettent aux visiteurs de se reposer et, éventuellement, de méditer.

Le but de l'ensemble est de valoriser un site historique à l'ombre de la « petite cathédrale », mais aussi de créer un espace de méditation à côté d'un monument prestigieux où se perpétue une dévotion à l'un des saints fondateurs du diocèse de Strasbourg.



Projet du curé Kramer pour le jardin de Niederhaslach (bibliothèque du Grand Séminaire) : face à l'entrée, un édicule abriterait un mont des oliviers ; les monuments funéraires anciens seraient disposés le long du mur de clôture. Au centre du cercle une croix serait érigée. On disposerait une statue de la Vierge et une statue de saint Michel. Les végétaux sont décrits sommairement : « noisetiers, broussailles, sapinaux, verdure, taillis, forêt, arbres taillés ».

³ Il meurt en 1867. Dossier à la bibliothèque du grand séminaire de Strasbourg.

⁴ Jean-Marie HOLDERBACH, « Le cimetière monumental de Niederhaslach », *L'Essor*, 1990, 146, p. 3-9.

⁵ Rappelons que les apparitions de Lourdes sont officiellement reconnues en 1862.



Le jardin,
dans son état actuel.



Le chemin de croix
et les pierres tombales,
en attente de leur mise en valeur.



Dans le mur de clôture, gisant d'un ecclésiastique.

Le projet du curé Kramer est remplacé par une autre mise en valeur qui comprend la construction d'un autre *topos* religieux du XIX^e siècle : une grotte de Lourdes. Espérons qu'une prochaine restauration permettra la mise en valeur et la préservation des stations du chemin de croix et des monuments funéraires encore existants.

On l'aura compris, le champ de recherche sur l'histoire des jardins reste largement ouvert. Et, dans cette proposition de découverte d'un patrimoine non pas oublié, mais vécu au quotidien (combien de passionnés de jardinage en Alsace ?), allons plus loin, jusqu'à Schwetzingen et à Arlesheim, où le promeneur sera accueilli dans deux jardins pour le coup extraordinaire, celui d'un prince régnant et celui d'une famille noble aux prétentions philosophiques. Les historiens d'aujourd'hui doivent prendre soin d'ouvrir l'Alsace à d'autres horizons.

Benoît Jordan